

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Skelton, Raleigh A., Marston, Thomas E. et Painter, George D. (1995) *The Vinland Map and the Tartar Relation*. New Haven and London, Yale University Press, 291 p. (ISBN 0-300-06520-5)

par Régis Boyer

Cahiers de géographie du Québec, vol. 41, n° 114, 1997, p. 481-483.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022704ar>

DOI: 10.7202/022704ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

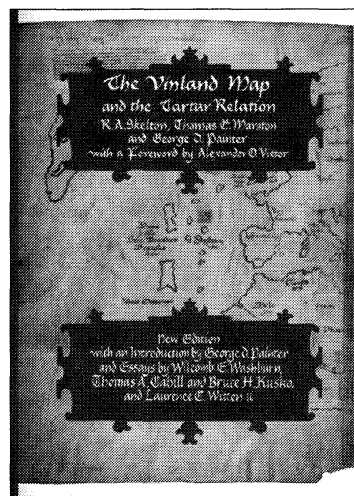
who's who des grands hommes. Mais s'il faut y voir une limite, c'est celle de la conception et de l'organisation de l'ouvrage. D'interactions géographiques (ou spatiales), il n'est guère question, et le parti pris d'envisager au final l'étude régionale sous le seul angle du découpage administratif en Länder renforce la fragmentation du savoir transmis.

On n'en sera pas moins sensible aux deux idées-forces sur lesquelles l'auteur insiste pour éclairer le fait allemand: le fédéralisme et le rôle des villes (dont il fait aussi les clefs de l'intégration en chantier des nouveaux Länder). Le fait allemand plutôt que l'espace allemand: car quand Reitel (une seule fois et dans l'introduction) se risque à une appréciation d'ordre géographique, il se fait vite, à nos yeux, réducteur («L'influence des régions naturelles est fondamentale. C'est dans le Mittelgebirge et sur ses bordures que s'est élaborée la civilisation allemande, dans un milieu qui demande un effort permanent»); *quid*, alors, des villes de la Hanse?

Michel Grésillon
Massy
France

SKELTON, Raleigh A., MARSTON, Thomas E. et PAINTER, George D. (1995) *The Vinland Map and the Tartar Relation*. New Haven and London, Yale University Press, 291 p. (ISBN 0-300-06520-5)

Le monde scientifique se souvient de la sensation que lui valut, il y a plus de trente ans (1965), la publication par l'Université de Yale d'une carte médiévale du monde où figuraient le Helluland, le Markland et le Vinland, soit les pays qu'étaient censés avoir découverts, en Amérique du Nord, vers l'an mille, Leifr Eiriksson et Bjarni Herjolfsson, tous deux Islandais résidant au Groenland. Comme on le sait, cette découverte, plusieurs siècles avant Christophe Colomb, entérinait la supériorité des Vikings. On conçoit aussi que les Américains, qui sont à court de véritables antiquités, portent une attention passionnée à ces questions. On sait encore que les textes qui nous relatent cette découverte, en gros deux sagas islandaises de la catégorie des «sagas des Islandais» (*islendingasögur*) et donc rédigées au cours du XIII^e siècle (la *Saga D'Eiríkr le Rouge* et la *Saga des Groenlandais*), pour être des morceaux littéraires d'une grande valeur, n'emportent pas totalement l'adhésion et ne peuvent passer pour d'irrécusables témoins: la tendance actuelle serait même de les faire passer pour des écrits cléricaux fortement imprégnés d'influences celtiques (*imramma*) ou chrétiennes (*navigatio*). Je ne suis pas, ce disant, en train de contester le fait que l'Amérique du Nord, côté



Labrador ou Terre-Neuve, ait été découvert par les Islandais établis au Groenland; je dis simplement que la preuve irréfutable et définitive n'existe toujours pas en dépit des découvertes faites, il y a quelques décennies, par les archéologues norvégiens H. et A. Ingstad, d'un site d'apparence nordique à L'Anse-aux-Meadows, à Terre-Neuve. C'est pourquoi la révélation de l'existence d'une carte datant du milieu du XV^e siècle et où figurent les sites découverts par les Groenlandais pouvait passer pour une sensation. Sans entrer dans des détails extrêmement complexes de découverte et d'acquisition, il s'agissait d'un document où étaient reliés ensemble une relation en latin du voyage que fit chez les Mongols, en 1245-1247, le moine franciscain Jean de Plan Carpin (comme on le sait, ce document inestimable demeure notre seule véritable source sur le compte des Gengis Khan et de ses compatriotes) et d'une carte du monde connu à l'époque, dite aujourd'hui carte du Vinland, relation et carte étant dues au même copiste. Le tout avait été inclus dans une copie du *Speculum historiale*, ouvrage classique, de Vincent de Beauvais.

Après un moment d'enthousiasme, toutefois, les savants s'étaient mis à élever des doutes sur l'authenticité, non de la relation de voyage en Mongolie dont personne ne conteste l'authenticité, mais de la fameuse carte du Vinland. Sans entrer dans le détail, le Groenland avait une allure bien trop moderne alors que le reste de la Scandinavie était fortement défigurée, il paraissait impossible d'obtenir des informations sûres sur la façon dont les éditeurs s'étaient rendus acquéreurs de ce document, les relations existantes étant contradictoires et hautement romanesques, et surtout, une analyse, faite en 1972-1974, de l'encre de la carte dans sa partie «vinlandienne» révélait qu'elle contenait de l'anatase, un dérivé de dioxyde de titane dont la production ne s'institua qu'à partir... de 1920. En outre, la forme de la carte dans son ensemble, bien qu'elle obéit aux normes en usage à l'époque invoquée (forme circulaire oblongue, notamment), dérogeait précisément à ces lois pour la partie concernant le Vinland. La conclusion avait été qu'il s'agissait d'un faux réalisé avec une ingéniosité extrême par un individu remarquablement au courant des techniques et des problèmes considérés (on s'acharna même à le démasquer et l'on trouva des coupables!) et l'affaire avait été classée.

Mais, probablement pour les raisons qui ont été suggérées il y a quelques lignes, voici que l'affaire rebondit. Ceux des auteurs de l'édition de 1965 qui sont encore en vie proposent ici une nouvelle édition de ce somptueux ouvrage, avec préface, études nouvelles, longs essais, analyses scientifiques destinées à établir, notamment, que l'encre incriminée *aurait pu* exister au XV^e siècle, que l'acquisition de la carte, quasi rocambolesque en fait, s'était faite plus simplement qu'il n'avait d'abord été dit, etc.

Je ne crois pas nécessaire d'insister: les arguments avancés ici ne sont pas plus convaincants que ceux qui avaient été invoqués il y a quelque 30 ans lorsque l'on avait contesté, pour la première fois, l'authenticité de ce document. Il est étrange, notamment, que pas un seul savant spécialiste de ces questions (après tout, il s'agit de vérifier des détails fournis par les sagas islandaises du XIII^e siècle) n'ait été sollicité: comme s'il s'agissait, surtout, de demeurer entre faux ou semi-initiés. En fait, ce faux d'une étonnante dextérité renvoie le connaisseur à des falsifications similaires comme la fameuse pierre de Kensington. Le faussaire a été en possession

d'une authentique carte du monde datant effectivement du XV^e siècle, à laquelle il a ajouté, sur la gauche du document, toute la partie qui intéresse le Vinland. Si ce très bel ouvrage mérite de demeurer dans la bibliothèque de l'honnête homme ou du chercheur, c'est pour sa partie consacrée à la Relation du Voyage «tartare» dont George D. Painter nous offre, en juxta-linéaire, le texte latin dûment annoté et sa traduction anglaise.

Mais pour la carte du Vinland, on fera bien, comme pour sa première présentation, de l'oublier. Il y a, en réalité, quelque chose d'à la fois amusant et un peu puéril dans l'acharnement que mettent les savants américains à établir à toute force qu'ils sont bien plus anciens que 1492!

Régis Boyer
La Varenne
France

TESSIER, Robert et VAILLANCOURT, Jean-Guy (1996) *La recherche sociale en environnement: nouveaux paradigmes*. Montréal, PUM, 176 p. (ISBN 2-7606-1675-4)

Les sciences sociales occupent encore peu de place dans le débat contemporain sur les grandes questions environnementales. Ce recueil, produit par le Groupe de recherche en éthique de l'environnement sous la direction de Robert Tessier et Jean-Guy Vaillancourt, vise à illustrer comment les experts des sciences sociales peuvent s'insérer dans le débat environnemental contemporain.

Les huit collaborateurs abordent différentes questions qui illustrent bien la contribution potentielle des sciences sociales. Jean-Guy Vaillancourt (chapitre 1) présente un historique de la prise en compte de l'environnement en sociologie depuis l'écologie humaine, avec l'école de Chicago, jusqu'au développement d'une écologie humaine. Il discute notamment de l'étude des dimensions humaines à l'échelle du globe. José Prades (chapitre 2) précise les objectifs et la méthodologie d'un programme de recherche qu'il coordonne, au Groupe de recherche interdisciplinaire en gestion de l'environnement (GRAIGE-UQAM), sur le thème du transport récurrent individuel des personnes en espace métropolitain. Il s'agit d'une application du paradigme TECH-SIR qu'il a développé voilà déjà quelques années. Pierre Hamel (chapitre 3) propose une critique, sous l'angle du postmodernisme, du modèle de planification rationnelle. Il questionne le paradigme TECH-SIR qu'il rapproche de la démarche rationnelle, l'action étant subordonnée à la connaissance. Brigitte Dumas (chapitre 4) compare la rationalité

